

HENRI HANELA (1928-2023)

Arrêté à Claix en 1944, survivant d'Auschwitz

Propos recueillis en 2021 par Lauren Mosdale, habitante de la commune de CLAIX



Élie Henri

Avertissement de lecture

Le texte qui suit est issu d'échanges téléphoniques menées par Lauren MOSDALE, avec Henri HANELA, au cours de l'année 2021.

La première partie est une retranscription brute des mots employés par Henri pour raconter son histoire, ce qui confère à ce témoignage une émotion particulière.

La seconde partie est une reconstitution d'autres éléments donnés par Henri au cours de ces entretiens téléphoniques, qui apportent un éclairage complémentaire.

L'ensemble de ce récit a été entièrement rédigé par Lauren. Pour le rendre accessible au plus grand nombre, le service communication de la commune a réalisé la mise en forme, et l'ajout d'intertitres.

Certains passages peuvent heurter les sensibilités.

NOM : **HANELA**

PRÉNOMS : **HENRI**

Arrêté le : *17-5-44 à Grenoble*
(Blain)

MOTIF :

DOSSIER No : **4026**

Première partie : La voix d'Henri

Souvenirs clairois.

« A l'époque, c'était vraiment presque un lieu-dit, il n'y avait que des fermes là-bas. Hé bien c'est bien alors. On avait un très bon copain là-bas, à Claix La Furonnière. Nous-même on était dans une ancienne ferme, ma mère avait loué une chambre, enfin une petite chambre avec un petit coin cuisine et ça faisait partie d'une ancienne ferme. Il y avait la famille Manosse (?). Maintenant je m'excuse parce qu'il y a beaucoup de choses que maintenant j'ai oublié. Le patron, il avait fait la guerre de 14, il avait une tête voyez comme Pétain, il était beaucoup moins grand 😊 Mais enfin, on peut pas dire qu'on avait des relations extraordinaires, on les voyait vivre. Nous on était en hauteur, fallait monter un escalier pour arriver à la chambre. On les voyait vivre et eux nous voyaient, on se disait bonjour bien sûr.

Si, on avait participé aux vendanges à l'époque, avec les gens d'une ferme qui était à côté et ils nous ont invité à venir. Bien sûr, on était jeunes, et on a été faire la vendange, en soulevant – je ne sais plus comment ça s'appelle – c'est assez lourd pour mettre les raisins dedans. On était exactement en-dessous de ... (...)

Parce que même les vendanges, c'était en côte. Et puis, l'hiver, avec ce petit copain qui s'appelait – j'espère que je vais me rappeler son

nom parce que des fois je cherche et je ne retrouve plus – on l'appelait Gaby, oui. Il s'appelait Gabriel en fait, et on l'avait connu parce que je crois qu'il allait à l'école aussi.

Moi personnellement j'allais à l'école à Grenoble. J'étais en l'année où on faisait ... ah comment ... avant les grandes études, avant de monter au-dessus. Donc je prenais le car le matin avec tous les enfants du coin et on allait à Grenoble et on rentrait le soir, jusqu'au moment pendant le temps où il y avait des Italiens qui occupaient la région.

Ce n'étaient pas des Allemands. Et en 1943, quand les Italiens ont tourné leur veste, ils sont devenus prisonniers à leur tour. De toute façon, après c'est les Allemands qui sont arrivés, on pouvait plus aller au lycée, hein, c'était impossible. Et on voyait les soldats italiens qui étaient prisonniers des Allemands et qui étaient sûrement dans un camp à côté. Et la dernière fois que je me rappelle dans ce lycée, on était en étude, il y a eu une explosion extraordinaire à Grenoble. C'est les Résistants qui avaient fait sauter l'endroit où ils mettaient tout leur matériel de guerre et la poudre et ça avait fait beaucoup de bruit (...)

A Lourdes, oui, c'était notre professeur qui nous faisait les maths, on a appris par la suite que c'était lui le chef de la Résistance dans la région de Lourdes. Là ce qui m'avait frappé, on avait quelqu'un qui allait en classe avec nous qui est mort d'une attaque

cardiaque et quand on a cet âge-là, j'avais quel âge à cette époque en 43, j'étais dans ma 15^{ème} année seulement, et ça fait un choc quand même quand on a quelqu'un qui est bien et vivant et que d'un seul coup, on nous dit qu'il est mort. On comprend pas très bien encore. Et alors justement ensuite, quand nous sommes partis, parce que ma mère avait son frère qui était justement parti à Grenoble au moment où c'étaient les Italiens (...)

C'est là que j'ai vu mon premier cadavre parce que notre petit ami Gaby, Gabriel, son père il était mort d'un cancer je crois et lui ça l'a vraiment touché énormément et il nous a demandés d'aller voir son père mort. On n'a pas pu refuser et nous avons été voir notre premier mort on peut dire. Avec la senteur de la mort. Parce que la mort a une senteur spéciale. Enfin, bref, ça c'est en passant. Parce qu'on aimait beaucoup ce petit Gabriel. Ah oui, il était rouquin en plus ! Je sais pas ce qu'il est devenu, je suis jamais retourné là-bas et je voulais y aller à chaque fois mais j'y allais pas quand même parce que ça me rappelait trop de souvenirs pénibles parce que c'est de là qu'on a été arrêtés, et partis à Grenoble à la prison, et ensuite à ... dans la région de Paris ... à Drancy.

Vous voyez, le mot m'échappait déjà. Je suis très vieux vous savez. Je suis dans ma 93^{ème} année, pour le moment j'ai encore 92, et je me demande pourquoi je suis encore là. C'est vraiment une impression bizarre que

ça vous fait et le grand âge aussi. D'un seul coup, vous n'êtes plus maître de votre corps. Tant que vous pouvez marcher normalement, ça va, la tête encore fonctionne bien, avec des trous bien sûr, mais c'est normal en vieillissant qu'on ait des trous dans la mémoire etc.

Mais j'étais au marché ce matin encore, mais je marche vraiment, je marche encore, moi qui aimais beaucoup marcher, et vite, parce que j'ai fait encore, j'ai fait mes classes, j'ai été appelé à l'armée en 48, j'avais 20 ans, j'aurais pas pu laisser, j'avais le droit de ne pas les faire mais j'ai voulu apprendre à me servir des armes au cas où quelque chose reviendrait.

Ben, pendant longtemps, j'avais peur que ça recommence. Je me souviens, je rêvais la nuit que j'étais de nouveau dans un camp, avec des gens qui arrivaient, et moi j'étais déjà dans le camp depuis un moment, et je leur servais de guide, je leur expliquais qu'est-ce qu'il se passait. C'est un rêve mais j'ai rêvé longtemps. Parce que Auschwitz j'ai un numéro sur le bras et le sang qui passe sur ce numéro, vous êtes obligé de ne pas oublier. Vous ne pouvez pas oublier. (...)

Un récit enfoui.

Impossible. C'est irracontable. D'ailleurs j'ai jamais raconté. Parce que quand on est rentrés, on a été matraqués par cette histoire pendant des années et à l'époque, au début, personne s'occupait de cette histoire

des Juifs à Auschwitz et donc les déportés n'ont pas raconté, ne pouvaient pas raconter. C'était tellement incroyable, hors du temps, hors de l'humanité, c'était impossible de raconter ce qu'on avait vu, ce qu'on a subi. Impossible de voir ces ... On dormait avec les morts, on ... enfin, je vais pas raconter de nouveau. Et ça ça m'a jamais quitté, ça nous quitte jamais d'ailleurs. Même si on raconte, je sais pas ce que ... j'ai jamais pu aller raconter aux enfants parce que déjà les grandes personnes n'arrivent pas, ils ne peuvent pas se mettre dans notre peau, c'est impossible. C'est comme les soldats qui reviennent de la guerre, qui se sont battus, eux aussi ils sont marqués pour la vie. Y'a des choses qu'on peut plus raconter, c'est hors du temps, hors de l'humain si vous voulez. (...)

J'ai été arrêté avec mon frère et on avait un cousin à peu près de notre âge. Mon cousin s'appelait Maurice Rudecki. Voilà parce qu'en fait, le frère de ma mère justement, qui était parti dans les environs de Grenoble à l'époque des Italiens et ils sont tombés à ... il faut me rappeler le petit village, je me rappelle de Pont-de-Claix ... ah Claix-la-Furonnière, voilà. C'était à 1 ou 2 km de Pont-de-Claix, hein ? Et on a été dénoncés là-bas. Absolument, parce qu'à Pont-de-Claix, pas à Pont-de-Claix, à Claix-la-Furonnière, il y avait un type qui faisait partie de la milice de Pétain et on voyait en fin de l'hiver, on voyait son grand fils qui faisait du ski (...)

Et puis sur la grande place de Claix-la-Furonnière, il y avait à l'époque un magasin qui vendait des légumes, des fruits, un tas de choses, c'est le seul magasin que je connaisse de là-bas, hein, parce que nous on restait justement à Claix-la-Furonnière, on montait vers la droite nous, vers le haut du village. Et ce magasin était disons sur la place d'arrivée à Claix-la-Furonnière, c'est de là que partait le car aussi d'ailleurs qui allait à Grenoble.

Enfin bref, tout ça pour vous dire que ma mère, quand je suis rentrée, elle avait fait venir des gens de la famille, et moi j'étais dans le lit et ils étaient tous assis autour du lit, vous voyez, et j'ai vu qu'ils voulaient me ... ils ne savaient pas comment me demander de raconter, mais je pouvais pas raconter. Je me suis dit, je peux pas le raconter là-bas, je peux pas le raconter. Moi-même j'arrivais pas à croire.

Y'a des moments quand je vois ce numéro, ça me rappelle, mais si y'avait pas ce numéro, y'a des moments où je me suis demandé si j'avais pas rêvé tout ça, si c'était pas un cauchemar. Ah j'en ai fait souvent des cauchemars. Enfin bref, alors moi je parlais pas, eux me parlaient pas, ils savaient pas comment me parler et moi j'ai rien raconté, je pouvais pas raconter. J'étais bien que quand je voyais des amis déportés. Et c'est tout.

Mes enfants m'ont jamais rien demandé. Ils savent mais ils m'ont jamais rien demandé, ils ont jamais été à Auschwitz non plus faire une visite. Je peux pas leur en vouloir mais je trouve ça ... c'est pas normal qu'ils aient pas été voir où leur père et leur oncle sont passés, et tout le restant de la famille. Toute la famille Rudecki.

Auschwitz.

Parce qu'on est arrivés ensemble à Drancy, on est partis ensemble et dès l'arrivée, vous avez dû apprendre ça ou le voir à la télé ou autre chose, les gens étaient séparés là déjà, à la descente du train. Les femmes d'un côté, c'était à gauche, les vieux, et mon oncle il appuyait encore, il marchait avec une canne, en s'appuyant fortement parce qu'il pensait que les personnes âgées et malades seraient, comment dirais-je, seraient à un meilleur endroit. Ils sont partis tous à gauche. Un copain qu'on avait fait dans le train qui avait mon âge, même un peu plus, mais qui était plus petit que moi, et lui est parti à gauche. Et nous on est partis à droite. Pourtant on n'était pas encore ... je crois que j'étais déjà assez grand, oh un peu plus de 15 ans en 44. Je suis né en 28.

Et moi, mon frère, mon cousin, on est partis à droite. Je ne m'explique pas pourquoi nous, parce qu'il y en a beaucoup qui sont partis à gauche quand même, hein. Et dès l'arrivée, y'avait déjà ceux qui étaient là-bas depuis 1942 ou 1943, qui venaient

pour prendre les bagages des arrivants et on voyait, y'avait une cheminée, la fameuse cheminée qui marchait sans cesse, où on brûlait les corps, et quand on regardait vers la cheminée, ils nous disaient « Tu vois ? C'est par là que tu sortiras d'ici ! ». On était tout de suite prévenus, hein. Ensuite, bon, c'était l'arrivée, etc y'a trop de choses à raconter. (...)

Mais à Lourdes, on était bien en fait, parce que même les flics, même la police pensait à prévenir les juifs qui étaient à Lourdes qu'il y aurait une rafle dans la nuit. Puisque le prof de l'école, le chef de la Résistance, je sais pas s'il était pas le maire non plus de Lourdes à l'époque. Enfin, certains flics disons, prévenaient les gens qu'il y aurait une rafle et qu'ils ne dorment pas chez eux. Disons, on était mieux à Lourdes, oui oui oui, beaucoup mieux à Lourdes, c'était chez des copains, c'était là-bas que j'adorais jouer au rugby, j'ai appris le rugby là-bas. On m'appelait, comment on m'appelait ? On m'appelait d'un nom espagnol parce que je fonçais, je portais mes lunettes quand je jouais au rugby je vous signale, alors comme je les perdais souvent en route, les gars qui me suivaient, ils arrêtaient de suivre et moi j'allais marquer un essai. Et c'est pourquoi depuis je suis toujours rugbyman, je préfère le rugby au football, rien à voir même comme mentalité. (...)

Souvenirs de l'arrestation.

Ma mère et sa nièce, c'est-à-dire la fille de son frère, elle s'appelait Marie, elles n'ont pas été arrêtées. Ça s'est passé d'une manière, on était je crois que ce jour-là y'avait pas d'école, de toute façon on pouvait pas aller à l'école là-bas, on restait toujours dans les environs du village et dans les fermes, on avait fait connaissance avec des gens. On était invités après les vendanges, vous savez, y'a une grande soirée où ceux qui ont participé, y'a un grand buffet ... enfin c'est même pas un buffet, c'est une très grande fête oui, et c'est là que j'ai aussi appris aimer le fameux truc de la purée de pommes de terre spéciale de la région, vous savez avec de la crème, comment ça s'appelle ? Le gratin dauphinois, exactement, j'en ai encore acheté hier.

Non mais ce que je regrette, c'est vrai, je regrette et je regrette pas de ne pas être retourné là-bas. Ah ben j'y retournerai plus, c'est trop tard, et puis notre petit copain, le petit Gaby, il était roux oui, ben on était devenus vraiment copains. Lui il était heureux, il avait des petits amis à côté de lui, sa ferme était de l'autre côté d'où on habitait si vous voulez, c'était pas une rue, c'était un chemin »

Deuxième partie : récit complémentaire, sur la base d'éléments donnés par Henri.

La fuite de la mère d'Henri, et de sa nièce Marie.

Il y avait une autre famille juive cachée dans le coin, le fils s'appelait Sam, mais ils n'ont pas été arrêtés. Sa mère et Marie sont parties tout de suite avec deux énormes valises. Il y avait toutes leurs affaires dedans et même les vêtements de son père. Son père avait des costumes de très bonne qualité, ça se voit sur les photos d'époque. Sa mère a vendu un ou deux des costumes pour récupérer un peu d'argent, ça a aussi dû alléger la valise. Elles ont sûrement été aidées par les gens du coin.

Un détachement nazi est arrivé à Claix Furonnières, un Russe enrôlé par les Allemands, un capitaine bien rougeaud qui a téléphoné à Grenoble pour les prévenir, et un lieutenant autrichien qui voulait que les enfants soient libérés.

Sur son père.

Henri comprenait l'allemand grâce au yiddish. Une langue qui était parlée à l'époque par les Juifs de l'Est et que les jeunes commencent de nouveau à apprendre. Les parents d'Henri venaient de Pologne et son père était resté à Paris après la grande rafle (Vel d'Hiv ?) pour travailler aux machines. Il fabriquait des vestes $\frac{3}{4}$ en peau de mouton qui étaient vendues à des inspecteurs (?). On

manquait de tout à l'époque, c'était impossible de trouver quoi que ce soit. Henri suppose que cet inspecteur a fini par dénoncer son père qui a été arrêté en mars 1943.

Après l'arrestation, les deux nazis les ont fait travailler un peu pour eux à rentrer du bois et autre, puis ils ont eu le droit de retourner chercher des chaussures chez eux parce qu'ils étaient en sabots à ce moment-là. Henri avait des godillots et Elie des chaussures de ski. Il y a encore toute une histoire avec ces chaussures, mais ce serait trop long à raconter ...

Travail de mémoire.

Henri reçoit toujours le journal de la Résistance. Et c'est de la Résistance actuelle que de maintenir la mémoire vivante et de raconter. Le Auschwitz qu'on visite aujourd'hui n'a plus rien à voir avec ce qu'il a vécu. Les dortoirs étaient dans les anciennes casernes polonaises. Toutes les baraques étaient en bois. Il y a encore pleins de cendres des gens morts là-bas. Birkenau veut dire un arbre au bois clair, c'est là qu'ils jetaient les cendres et les Polonais du coin venaient fouiller pour récupérer les bijoux.

Souvenirs d'Auschwitz.

Ils ont été bombardés par les Américains une fois. Il était à la fabrique, la tannerie, ce jour-là. Ça s'appelait le Petit Canada, les vêtements arrivaient après avoir été sortis des valises. Il a retrouvé ses

lunettes qu'il avait perdu dans le train dans une valise entière de lunettes comme ça. Il est 100% myope donc il en avait bien besoin.

Il y avait des chevaux de trait. Il a failli être écrasé mais il a sauté dans la mangeoire au dernier moment. Ils devaient s'occuper des chevaux des SS. Un jour, il s'est endormi à la tête du cheval et il a manqué à l'appel de midi. Il y avait tout le temps des appels. C'était le cheval d'un jeune officier SS, un très grand cheval, et ce SS avait une tête de tueur SS, comme on voit dans les films. Ils n'arrêtaient pas de recompter à l'appel encore et encore et il en manquait toujours un, c'était lui. Les nazis commençaient à en avoir marre et ses camarades à s'impatienter. Quand il s'est réveillé d'un coup et qu'il a été retrouvé, il a été emmené chez le kapo qui n'était pas trop un tueur à cette époque-là, il sentait peut-être la fin venir. Il a fait beaucoup de bruit, est allé s'occuper d'autre chose, n'a pas touché à Henri, puis l'a laissé repartir à l'appel. Il a eu de la chance parce qu'il aurait pu mourir tout de suite.

Il y avait des radios cachées dans le camp, ils savaient pour le Débarquement. Puis les Polonais de l'extérieur qui venaient travailler dans le camp leur disaient les nouvelles aussi. Ils sont arrivés le 2 juin 1944 à Auschwitz et le Débarquement a eu lieu le 6 juin 1944.

Une autre fois, ils ont été schlagués avec son frère. Ils étaient avec deux copains au Petit Canada, Max et Lazare. Il a retrouvé Max après la guerre mais il a appris que Lazare avait été tué en essayant de s'enfuir pendant les marches infernales avant la Libération.

Tous les Hongrois étaient tués en arrivant, mais il y avait aussi des Grecs qui arrivaient. Il y avait deux petits Grecs. Ils n'étaient jamais allés à l'école. C'était un autre monde, ils devaient vraiment venir de la campagne. Ils étaient jaloux des Français et ont déclaré au meister, le civil qui s'occupait du camp, que les Français ne voulaient pas travailler. Alors ils ont été schlagués l'un après l'autre avec le gros fouet tressé pour les chiens. Le meister avait de très gros chiens. Ils ont dû s'agenouiller sous des chaises avec les fesses qui dépassaient et son petit frère a été schlagué en premier. Ça le rendait fou d'entendre son frère hurler de douleur. C'est une douleur insoutenable comme si on vous brûlait, la peau se déchire. Ça n'a pas duré 100 coups, mais ça a duré plus de 20 coups. Impossible à dire. Ils ont eu de la chance de ne pas être tué sur place. Tous les nazis avaient des matraques et s'en servaient pour tuer. Les personnes plus âgées étaient parfois tuées à coups de poing ou jetées contre les fils de fer barbelés électrifiés.

Ils ont eu le droit de garder leurs chaussures en arrivant à Auschwitz. Il ne s'explique pas pourquoi, ce

n'était pas comme ça d'habitude. Mais ils avaient de très bonnes chaussures, qui protégeaient du froid.

Janvier 1945, libération du camp d'Auschwitz.

Le 18 janvier 1945, quand ils ont vidé le camp, ils ont reçu un pain entier pour la première fois et une couverture, et ils ont su qu'ils allaient devoir marcher. Quelqu'un leur a proposé des bottes en caoutchouc contre leurs chaussures. Il devait y avoir un truc pour qu'ils acceptent tous les deux mais en tout cas, ça s'est passé comme ça. Ils ont déchiré une des couvertures et l'ont mis dans leurs bottes en caoutchouc. Comme ça, les pieds n'étaient pas mouillés et les bottes tenaient en place. Ils n'ont jamais eu les pieds gelés, pas comme d'autres.

La longue marche.

Ils ont marché toute la nuit et au petit matin, ils ont eu un bol d'eau chaude et du pain. Ils étaient tous les trois allongés à même le sol avec Elie et Maurice et ils se sont endormis.

Quand ils ont été réveillés, ils ont été emmenés en train jusqu'au camp de Gross-Roven où ils sont arrivés le lendemain (le 20 janvier 1945 ?). On leur a donné une soupe chaude et ils ont parlé toute la nuit de la nourriture qu'ils aimaient manger chez eux.

Au matin, le petit Polonais qui les avait immatriculés à l'arrivée, l'espèce d'homme à tout faire, a sorti

une liste avec des numéros et ceux-là devaient partir.

Il n'a appelé qu'Henri.

Malgré les supplications, il n'a jamais voulu qu'Elie et Maurice viennent.

Henri a été emmené en train pour Buchenwald et ne les a jamais revus. Il n'a jamais su pour son frère s'il était parti pour Bergen-Belsen et tué là-bas ou s'il est mort dans un train.

Arrivés à Buchenwald, ils ont été emmenés dans une salle de douche et là, ils se sont dit « ça y est, on est cuits, c'est fini » mais c'était vraiment une douche et ils ont pu se laver. Ils sont restés dans le petit camp et « c'était le paradis, il y avait même des robinets avec de l'eau ». Ils ont dormi dans les fauteuils de la salle de spectacle. Un jeune juif français s'est mis à chanter et danser sur la scène pour eux, c'était irréel. Ils se sont revus à Paris par la suite, ce jeune juif est devenu connu là-bas parce qu'il a réussi à témoigner. Henri trouve qu'il a beaucoup de chance. Dans le fauteuil à côté de lui, son compagnon de route, sa connaissance, un musicien, était en train de partir. Il se parlait à lui-même tout bas, puis il a commencé à baver, et il est mort. D'un coup, il n'était plus là.

Henri a toujours gardé la santé à Auschwitz. Une fois, il s'est réveillé avec une espèce de rhume ou de

grippe et il a trouvé des médicaments dans les valises au Petit Canada, des comprimés blancs que sa mère prenait parfois, des médicaments qu'on trouvait avant la guerre. Il a pris ça et c'est passé. Il a aussi eu une plaie au pied à force de marcher dans ses bottes en caoutchouc, il avait son pied droit qui cognait contre son pied gauche. Il mettait sa plaie au soleil pour la soigner.

Avant d'arriver à Buchenwald, ils ont vu arriver un nuage d'avions métalliques vers eux. C'était infernal, le métal remplissait le ciel, il n'avait jamais vu autant d'avions, ils cachaient le ciel. Au début, ils criaient de joie et leur faisaient signe quand ils ont vu que c'étaient les Alliés, puis ils ont compris qu'ils allaient se faire bombarder. Il y avait un sifflement quand les avions descendaient pour larguer les bombes et ils savaient en avance. Il s'est instinctivement caché sous le wagon mais a tout de suite regretté parce que si le wagon était bombardé, il allait se retrouver coincé en-dessous. Il n'était plus que tremblements, un seul grand tremblement, entièrement tremblement. Impossible à contrôler. En ce moment-là, il s'est rappelé de vers de Victor Hugo à propos d'une histoire de soldat « *Tu trembles, carcasse, mais tu tremblerais bien davantage si tu savais où je vais te mener !* »¹.

¹ Citation originellement attribuée à Henri de la Tour d'Auvergne, Vicomte de Turenne, (1611-1675), soldat sous Louis XI et Louis XIII, se parlant à lui-

même, possiblement le 27 juillet 1675 à la bataille de Salzbach ou de Sasbach.

Ils sont restés plusieurs jours dans le camp de Buchenwald, puis on leur a fait déménager le camp et aller dans une grande baraque plus loin, près d'un marais. Pendant le déménagement, il a ouvert le tiroir d'un bureau et il a trouvé une broche et un bracelet, avec des pierres précieuses dessus, sûrement volés par un nazi et abandonnés là dans la débâcle pour ne pas se faire prendre. Il les a pris et coincés dans sa ceinture. Les nazis avaient construit des petites passerelles en bois pour circuler au-dessus du marais et atteindre la baraque. La journée, ils devaient faire des trous pour la défense contre l'aviation (DCA)(pas tout suivi ?).

Ils faisaient aussi chauffer de la terre rouge pour brûler comme de l'essence. C'est là qu'ils ont commencé à avoir vraiment faim et qu'avec le compagnon qu'il s'était fait, ils mangeaient toutes les racines qu'ils trouvaient. Ils allaient partout ensemble. Ça avait un goût de nourriture de maintenant mais à ce moment-là, ils ne savaient pas si c'était comestible. Un soir, quand ils sont rentrés, les SS les ont fouillés. Heureusement, il n'était pas dans les premiers, donc il a utilisé sa cuillère fabriquée pour gratter un peu la terre du marais et enfouir les bijoux là-dedans, sinon ils l'auraient tué. Il n'est jamais retourné les chercher.

Puis le commando les a emmenés dans un camp-mouroir, Dachau. Il est descendu du train dans les derniers et il a remarqué un tonneau dans un coin

du wagon. Piqué de curiosité, il a regardé ce que c'était et a vu que c'était de la marmelade. Il ne s'est pas gêné pour mettre la tête dedans et mangé tout ce qu'il pouvait jusqu'à ce que les gardes ne s'énervent trop et le forcent à descendre.

Ils sont arrivés comme ça à Allach, le petit camp de Dachau. Ils sont restés plusieurs journées sans rien faire puis les nazis les ont remis dans un train. Il roulait vers l'avant, vers l'arrière. Ils se sont arrêtés dormir dans la gare de Stalag un soir (?). Des gens de la Croix-Rouge américaine leur ont donné un petit paquet chacun avec du lait en poudre, du chocolat, des cigarettes, de la viande de singe (la viande en boîte de conserve). Grosse bêtise, le paquet de cigarettes. Certains prisonniers préféraient échanger leur ration contre des cigarettes parfois. Henri ne fumait pas encore à l'époque par chance. Le chocolat l'a sauvé, il l'a dévoré, et les vitamines dedans, et le sucre, lui ont tenu chauds. D'habitude, ils se serraient la nuit dans les wagons pour se tenir chaud, mais là ils se repoussaient les uns les autres tellement ils avaient chauds. Ceux qui ont pris le lait en poudre par contre se sont vidés de l'intérieur et beaucoup sont morts.

Au petit matin, ils ont entendu des coups de feu et de mitrailleuse. Ils étaient gardés par des vieux Allemands, mais qui leur donnaient quand même des coups de crosse la nuit. Ils ont mis feu à une grange de foin mais n'ont rien pu faire d'autre

et se sont rendus aux Américains les mains en l'air. Henri avait appris l'anglais à l'école, commencé en 1939 « *My taylor is a very rich man* », et l'espagnol à Lourdes, mais pas l'italien. Donc ils comprenaient un peu les Américains.

L'ami polonais d'Henri avec qui il allait partout s'était fait voler ses chaussures par des soldats russes. Un soldat américain a pensé à lui donner des chaussettes et ils se sont rendus compte qu'il était juif. Cet ami polonais est allé revoir ce soldat américain aux Etats Unis après la guerre.

Ils se sont tous mis dans une ferme à proximité où ils ont trouvé un stock de galloches probablement abandonné par les nazis. Dans les toilettes du jardin, il a trouvé un paquet de billets et il a donné l'argent à son ami polonais qui s'était fait piquer ses chaussures.

Henri ne lit plus les romans, ça l'agace les auteurs qui ne connaissent rien à la vraie vie. (...)

Son père n'était pas religieux, juste les grandes fêtes religieuses dans l'année, donc Henri n'a jamais pratiqué.

Se reconstruire.

En rentrant, il a fait différents métiers d'ouvriers, puis vendeur de vins français en Suisse et dans le sud de l'Allemagne. Il s'est marié, il a eu deux enfants. C'était le coup de

foudre avec sa femme. Il ne s'est pas posé de question à propos de retourner en Allemagne mais il n'a jamais acheté de voiture allemande !

Par contre, des robots cuisiniers, oui, et même des Bosch. Il a toujours été heureux, il ne s'est jamais plaint, il était heureux de son métier, de rencontrer des gens, des biens et des moins bien d'ailleurs. Mais il était toujours ailleurs. Il n'a plus jamais voulu être l'esclave de quelqu'un, ni travaillé dur.